

GABRIËLE,

l'âme sœur de PICABIA

D'ANNE ET CLAIRE BEREST



Gabriële : pourquoi cette étrange orthographe ?

L'héroïne de l'ouvrage est née le 21 novembre 1881 et a été enregistrée à l'Etat civil comme Madeleine Françoise Marie Gabriële Buffet. Ce quatrième prénom plut beaucoup

à la petite fille qui demandera à l'utiliser exclusivement. Elle l'orthographiera d'ailleurs de diverses manières : Gabriële, Gabrièle ou Gabrielle.

Ce n'est que devenues adultes que ses deux arrière-petites-filles, Anne et Claire Berest, ont eu vraiment connaissance de son existence. Se plongeant dans des recherches elles ont découvert que leur aïeule, décédée en 1985 à l'âge de cent-quatre ans, avait eu une vie hors du commun, et ont eu la bonne idée d'en faire un récit à quatre mains, sans suite chronologique, dialoguant parfois entre elles pour échanger leurs points de vue.

Première passion, la musique

Le père de Gabriële est un austère militaire de carrière. Sa mère, plutôt effacée, descend de la célèbre famille de botanistes Jussieu. Elle a un frère, Jean, qui deviendra peintre alors qu'elle-même est très attirée par la musique.

L'ouvrage commence d'ailleurs par la rencontre de Gabriële avec celui qui conditionnera sa vie. Jean s'est installé à Moret-sur-Loing où il peint les paysages qui ont inspiré Sisley dont il est un fervent admirateur. Il y a sympathisé avec un autre peintre intéressé par les mêmes sujets. Un soir, il l'invite à dîner à Versailles chez sa mère où sa sœur termine ses vacances. C'est ainsi que Gabriële rencontre Francis Picabia.

Elle a alors vingt-sept ans, voilà dix ans qu'elle étudie la musique, faisant preuve d'une volonté peu commune. Elle a tenté le concours d'entrée de la classe de composition du Conservatoire national de Musique de Paris, mais a été refusée. Alors, après avoir assisté en auditrice libre aux cours de Gabriel Fauré, elle passe le concours de la Schola Cantorum nouvellement créée où elle est acceptée. Sous l'impulsion de l'un de ses fondateurs, Vincent d'Indy, la Schola Cantorum devient la seule concurrente du Conservatoire national. Elle redécouvre des œuvres oubliées, mais aussi permet à des créations nouvelles de se manifester. Gabriële y rencontre d'ailleurs Claude Debussy. En 1906, Gabriële obtient son diplôme de fin d'études. Ses parents pensent qu'il est temps pour elle de se marier, alors elle s'enfuit à Berlin où, recommandée par Vincent d'Indy, elle suit la classe du compositeur Ferruccio Busoni. Berlin est une ville attrayante, gaie, moderne, Gabriële

joue du piano dans des brasseries pour gagner sa vie et s'épanouit dans cette existence de musique et de fêtes.

Busoni parle de musique électro-acoustique ou encore microtonale. Un de ses élèves, Edgard Varèse, inventera même la musique électronique. Gabriële et Varèse sympathisent, font ensemble des recherches musicales : *«Nous voulions nous libérer et nous dégager de toute la technique traditionnelle, de toutes les vieilles syntaxes et grammaires, pour explorer ce que nous appelions la musique pure»*.

La rencontre Picabia, union et complicité

Il est difficile de comprendre comment, après s'être consacrée pendant dix ans à sa passion pour la musique, Gabriële a pu l'abandonner brusquement pour se consacrer à un lunatique, aussi génial fût-il que Francis Picabia.

D'après ses descendantes, les affinités de Gabriële et de Picabia sont essentiellement artistiques et leur démarche est identique. En effet, tous deux faisaient les mêmes recherches, elle voulait se détacher de la musique traditionnelle et lui, de la peinture prisée à son époque. Le 27 janvier 1909, Gabriële et Picabia se marient à Versailles. Qui est ce peintre dont le premier abord tapageur lui avait déplu ?

Le grand-père paternel de Francis est né à La Corogne et a émigré à Cuba où il s'est enrichi dans la culture de la canne à sucre. Le père du peintre, Pancho, quatrième de ses six enfants, est attaché d'ambassade de Cuba à Paris quand il épouse Marie-Cécile Davanne également de famille très riche. Francis naît donc à Paris le 22 janvier 1879. Il n'a pas sept ans lorsque sa mère meurt de tuberculose et la légende dit qu'il se met à dessiner pour échapper à la monotonie de son existence. Il est inconcevable que le jeune homme est doué. Après

l'école du Louvre, les Arts décoratifs et l'académie privée du peintre Fernand Cormon, il s'enthousiasme pour Sisley et lorsque Gabriële fait sa connaissance il est en pleine période impressionniste. Il vend très bien ses toiles et dilapide son argent en costumes, restaurants, voitures. Les voitures sont sa passion, on sait qu'elles seront plus d'une centaine à être en sa possession au cours de sa vie.

L'union entre Gabriële et Francis sera charnelle, mais avant tout spirituelle. De fait, Anne et Claire Berest nous relatent la vie de leur aïeule essentiellement durant les dix années où elle vivra physiquement avec Picabia (de 1909 à 1919), jusqu'à ce qu'il s'installe avec Germaine Everling.

Le peintre nous est d'ailleurs décrit comme un coureur impénitent qui trompera maintes fois sa femme durant leur vie commune, mais elle ne semble pas en avoir souffert, l'union intellectuelle étant pour elle la plus importante. Elle savait d'ailleurs qu'elle était le rocher auquel s'accrochait Francis : sans elle il était perdu. Elle était la personne la plus intelligente qu'il ait jamais connue.

Lorsqu'il rencontre Gabriële, il vit depuis plusieurs années avec Ermine Orliac, de six ans son aînée. Leur séparation semble s'effectuer sans encombre, elle est évidente puisqu'il vient de rencontrer son âme sœur. Assez vite, Gabriële découvre que son mari est cyclothymique, alternant les états dépressifs et les états euphoriques. Il se met aussi à fréquenter les fumeries d'opium, alors quelle attend son premier enfant. La principale occupation de la jeune femme est de faire des recherches pour lui permettre d'évoluer dans sa façon de peindre. Elle veut qu'il se détache de l'Impressionnisme quelle trouve dépassé et lui-même renie les

premières toiles qui ont fait son succès. Elle lit en allemand «l'Esthétique» de Hegel : «*Si, dans la musique, chaque son isolé n'est rien par lui-même et ne produit son effet que par rapport avec d'autres sons, il en est de même des couleurs*». Le 18 janvier 1910 naît la petite Laure Marie Catalina au moment de la grande crue de la Seine et des inondations de Paris.

Les Picabia auront trois autres enfants : Gabriel, le 28 février 1911, Gabriële Cécile dite Jeanine le 18 juin 1913 et, plus tard, le 15 septembre 1919, Lorenzo, dit Vicente. Nous reviendrons sur ce dernier qui était le grand-père des narratrices.

La vie de bohème

Les dix années qui nous sont décrites sont bouillonnantes : Picabia, maniaco-dépressif traversait des périodes d'activité intense, peu d'artistes ont connu autant de styles différents dans leur peinture. Il écrira d'ailleurs à Gabriële, probablement en 1948 : «*Etant donné que chez moi la multiplicité des états d'âme est infinie, je possède un grand nombre de ressources stylistiques ; l'art du style le plus varié dont quiconque ait jamais disposé*». Gabriële se plie à toutes les lubies de son mari qui peut décider d'une minute à l'autre de partir brusquement à l'autre bout de la France ou en France ou aux Etats-Unis. Elle s'occupe de tout, des expositions, de l'organisation de la vie des enfants qui sont la plupart du temps en Suisse avec des gouvernantes. Nos narratrices constatent avec amertume que l'abondante correspondance du couple ne mentionne jamais les enfants. Ils sont là, mais n'ont jamais intéressé leurs parents.

Cette époque est celle d'une grande effervescence artistique. Le couple se lie avec Marcel Duchamp avec qui ils formeront d'ailleurs

un ménage à trois. Les voyages et les fêtes échevelées se succèdent. Ils nouent une grande amitié avec Apollinaire et Marie Laurencin. Cette amitié-là, surtout avec le poète, sera très forte et durera jusqu'à la mort d'Apollinaire, nos narratrices y consacrent plusieurs passages du récit.

Au cours d'un séjour à New-York, ils rencontrent Man Ray, Pascin, Isadora Duncan avec qui Francis a une aventure. Plus tard ce sera le jeune poète roumain Tristan Tzara et sa bande de dadaïstes avec lesquels ils formeront une joyeuse équipe. D'ailleurs Picabia s'est mis aussi à composer des poèmes et Gabriële s'emploie à les relire, en corriger l'orthographe et à les faire connaître comme elle l'avait fait pour sa peinture.

Pourtant fin 1917, Picabia annonce à sa femme qu'il est tombé amoureux d'une autre : Germaine Everling, et, avec une belle inconscience, lui demande d'organiser leur vie à trois. Gabriële se met à la tâche : nouveau triangle. Picabia est malade et Gabriële demande à Germaine de venir le voir tous les jours. Puis, le peintre part se reposer en Suisse avec les deux femmes et les quatre enfants, trois sont les siens le quatrième est le fils de Germaine âgé de treize ans. Gabriële s'attache à l'adolescent et Germaine aime beaucoup les petits Picabia. Malgré l'habile organisation mise en place par Gabriële, peu après, Picabia s'en va habiter définitivement avec Germaine et c'est Marcel Duchamp, avec qui Gabriële vit depuis deux mois, qui l'aide à accoucher de Lorenzo, quatrième enfant de Picabia. Comble du mauvais goût, trois mois plus tard Germaine Everling accouchera aussi d'un garçon qui s'appellera également Lorenzo. On comprend que le grand-père des narratrices ait voulu changer son prénom en Vicente. Il est

mort à l'âge de vingt-sept ans, se suicidant par overdose, alors que sa fille Lélia avait quatre ans. A vingt-trois ans, il avait épousé Myriam Rabinovitch qui en avait vingt.

Une descendance blessée

Les Rabinovitch sont tous morts dans des camps, seules Myriam et Lélia ont pu y échapper. Les narratrices rapportent d'ailleurs que Gabriële aida Myriam à échapper à la déportation. Au moins, elle aura fait quelque chose pour Vicente. Cependant Lélia s'est toujours sentie descendante des Rabinovitch, dans la mémoire desquels elle a vécu, et a rejeté les Picabia, comme ils l'ont rejetée. Détail qui fait froid dans le dos : lorsque Picabia est mort en 1953, son fils Vicente reposait depuis six ans dans le caveau familial, Gabriële l'a fait exhumer pour y mettre son mari. Elle a d'ailleurs écrit plus tard : *«L'amour que j'avais pour cet homme-là (Francis) était tellement fort qu'il prenait tout. J'ai regretté de n'avoir pas ressenti le lien maternel, ce lien qui existe entre la mère et l'enfant. Je vivais l'amour de mon mari comme une musique qui te berce continuellement»*.

Le lecteur est un peu frustré lorsque Anne et Claire Berest abandonnent Gabriële en 1919. Elles consacrent juste une demi-page aux faits marquants de la vie de leur héroïne jusqu'en 1985 : sa relation amoureuse avec Marcel Duchamp, puis avec Stravinsky, sa participation à la Résistance pendant l'Occupation,

les gens de talent célèbres avec qui elle s'est liée : la styliste Elsa Schiaparelli, Calder, Arp, Brancusi. Pourtant une abondante correspondance doit exister et en porter témoignage. En effet, malgré leur séparation physique, jusqu'à la mort de Picabia, Gabriële et Francis ne cessent jamais de se fréquenter et de s'envoyer plusieurs lettres par semaine, le peintre écrira encore à son âme sœur des poèmes d'amour. Ce couple était indissoluble.

En fait, les descendantes des Picabia ont écrit ce livre pour leur mère ; leur mère qui a tant souffert de ne pas avoir connu son père, ni ses grands-parents paternels. Gabriële ne s'est jamais intéressée à son fils Vicente, ni à la fille de celui-ci, elle aurait eu cependant le loisir de se soucier d'elle pendant plus de quarante années. Pourtant Lélia s'est rendue à ses obsèques en 1985, sans d'ailleurs pouvoir trop expliquer pourquoi, peut-être pour mettre un point final à ce manque de reconnaissance. Ses filles, qui nous ont expliqué que le prénom Lélia signifiait : *«la nuit»* en hébreu, terminent très joliment leur livre en écrivant *«Pour notre mère Lélia, nous avons essayé d'éclairer la nuit»*.

MARIE-JOSE SELAUDOUX

GABRIËLE par ANNE et CLAIRE BEREST.
Editions STOCK, 440 pages, 21,50€